

ALBERT ROBIDA, MAÎTRE DE L'ANTICIPATION

› **Dominique Lacaze**

En 1916 paraissait un album grand format intitulé « Un caricaturiste prophète » avec pour sous-titre « La guerre telle qu'elle est, prévue par Albert Robida il y a trente-trois ans. Illustré de 42 compositions ». Cet album reprenait essentiellement un numéro spécial de *la Caricature*, paru en 1883, qui décrivait par avance bien des aspects de la Grande Guerre : attaques aériennes, usage massif des chars, guerre chimique... L'écrivain et dessinateur français Albert Robida (1848-1926) a souvent aussi été qualifié de visionnaire pour sa description de la société future avec deux ouvrages de base que sont *le Vingtième Siècle* (1883) et *la Vie électrique* (1892), auxquels il faut au moins ajouter les deux publications de 1883 et 1887 toutes deux intitulées « La guerre au vingtième siècle » bien qu'elles soient bien distinctes. Ces livres entièrement illustrés dont les récits se situent respectivement en 1953, 1960, 1 975 et 1945 ont fait de leur auteur et illustrateur le grand maître de l'anticipation, comme le reconnaissent les spécialistes du genre Pierre Versins, Jacques Van Herp ou Gérard Klein. Bien que Robida ait produit une œuvre très diversifiée com-

prenant chroniques, caricatures, livres de voyages ou d'histoire, livres pour enfants et illustrations d'œuvres littéraires, cette description détaillée et pertinente de la société future reste son grand œuvre, qui s'est poursuivi dans quelques autres ouvrages.

Robida fonde ses anticipations sur des innovations techniques qui extrapolent souvent des projets ou des réalisations de l'époque. Il fréquente les expositions universelles, les revues techniques et les ouvrages de vulgarisation. Partant des désirs des consommateurs, il conçoit alors ses inventions de façon très raisonnée,

mais aussi avec une grande liberté. À la dif-

férence de Jules Verne, astreint à de difficiles

justifications scientifiques, il lui suffit de

dessiner. En fait le dessin tient lieu de dis-

cours technique et Robida se concentre sur l'usage. Et c'est à ce niveau que sa réussite est la plus grande, car les comportements sociaux ne dépendent que de la finalité des technologies et non de leur mode de fonctionnement ; par exemple la rapidité des transports résulte aussi bien de l'emploi de tubes pneumatiques que du TGV. Ainsi, pour enfanter une société crédible, l'art de Robida réside beaucoup dans la cohérence entre les moyens techniques et les comportements. Ce mode rationnel de construction s'oppose à l'inspiration d'un visionnaire. Un meilleur qualificatif serait plutôt celui d'anticipateur.

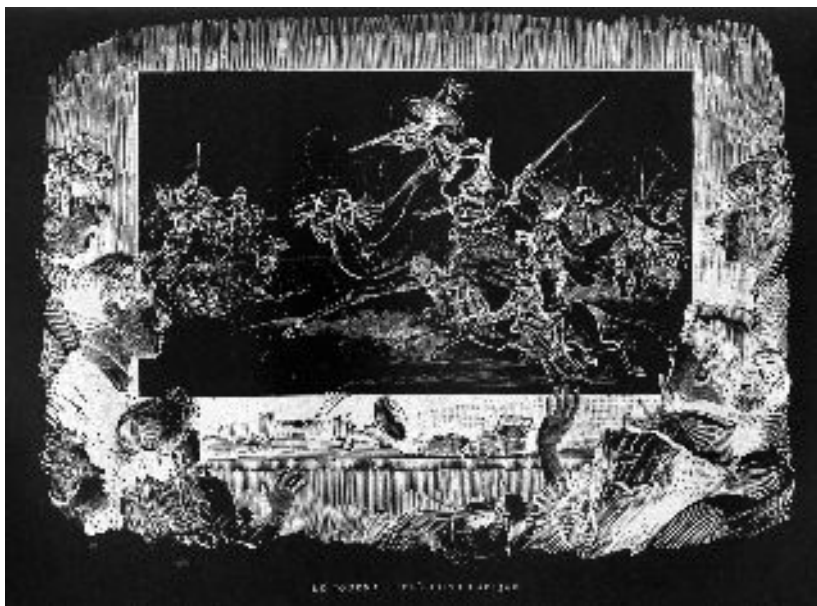
Domnique Lacaze est professeur
à l'université de la Méditerranée et secrétaire
général de l'Association des amis
d'Albert Robida (www.robida.info).
✉ dominiquepierre.lacaze@orange.fr

Les télécommunications

En 1883, dans *le Vingtième Siècle*, Robida utilise le télégraphe, qui est déjà bien implanté, le phonographe, qui vient d'être inventé, et le téléphone, qui existe depuis quatre ans à Paris. L'utilisation du téléphone par Robida est originale puisque, posé sur une table, il peut jouer le rôle actuel de la radio qui n'apparaîtra vraiment qu'après la Première Guerre mondiale. On peut ainsi écouter des journaux téléphoniques donnant les actualités du moment ou écouter les romanciers feuilletonistes qui lisent leurs écrits avec beaucoup de cœur.

Mais Robida crée aussi un nouveau mode de télécommunication qui est sans doute sa plus belle invention : le téléphonoscope. Il est défini par son créateur comme « le perfectionnement suprême

du téléphone ». La seule description technique donnée par Robida est, comme toujours, sommaire : « L'appareil consiste en une simple plaque de cristal, encastrée dans une cloison d'appartement ou posée comme une glace au-dessus d'une cheminée. » Pour le reste, le dessin suffit. On a donc affaire à des écrans plats, mais ces écrans, à une exception près, sont ovales.



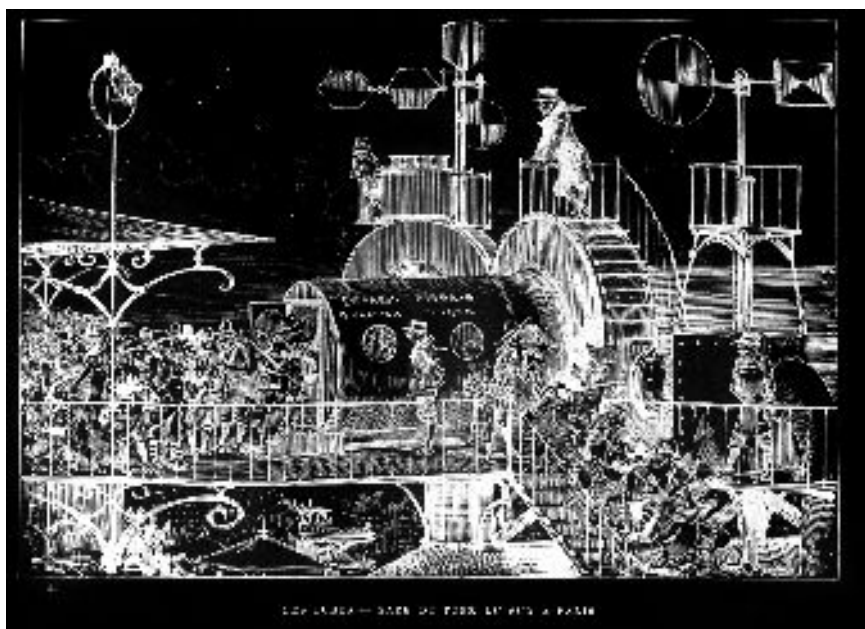
Albert Robida, « Le journal téléphonoscopique », *le Vingtième Siècle*, 1883.

Le téléphonoscope va être présent dans tous les foyers et les bureaux. Il permet d'assister aux spectacles ou de voir le journal téléphonoscopique qui donne des nouvelles du monde et fait vivre, en direct, les guerres lointaines de Chine ou d'Afrique. C'est donc une sorte de télévision, mais une télévision interactive dont les usages ont encore un peu d'avance sur nos pratiques. Car avec le téléphonoscope, on suit des cours, on fait des courses en dialoguant avec le vendeur, on fait sa cour ou bien l'expatrié peut s'entretenir avec sa petite famille restée en Europe. Il permet aussi de traiter des affaires d'un bout du monde à l'autre. Ainsi la société robidienne est une société de l'image dont les membres préfèrent les écrans aux livres,

où les télécommunications envahissent la vie privée aussi bien que la vie professionnelle et sont, avec les transports, à la base d'une mondialisation des rapports.

Les transports

Les transports à grande distance se font chez Robida par aéronef ou par train. Parmi les aéronefs, les aéropaquebots de forme oblongue remplissent les mêmes fonctions que nos avions de ligne. Les trains sont plus étonnants : ils sont formés de wagons cylindriques envoyés pneumatiquement dans des tubes comme autrefois certains courriers à Paris. Ces tubes sillonnent les campagnes et on peut ainsi traverser rapidement le pays, comme en TGV.



Albert Robida, « Les tubes. Gare du tube du Sud à Paris », *le Vingtième Siècle*, 1883.

L'histoire des tubes est intéressante. D'abord Robida a pu s'inspirer de réalisations furtives. Ainsi, dans les années 1860 à Londres, une ligne pneumatique transporte du courrier et est parfois empruntée par les employés. En 1864, un prototype fonctionne au Crystal Palace, palais qui a accueilli en 1851 la première Exposition universelle. En 1870, à

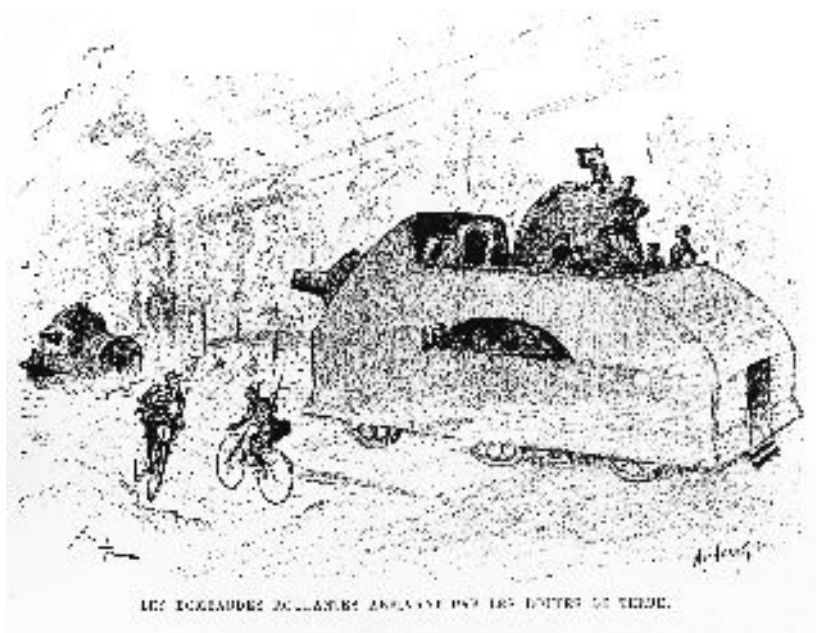
New York, un tronçon de métro pneumatique, construit en catimini mais inauguré en grande pompe, obtient un grand succès populaire sans pouvoir obtenir une autorisation administrative. À ces amorces, Robida a donné une extension considérable en transportant des passagers en nombre, sur de très grandes distances et à grande vitesse (1 200 à 1 400 km/h). L'affaire rebondit de nos jours puisque l'entrepreneur Elon Musk, à qui l'on doit Paypal, les automobiles Tesla et les fusées SpaceX, investit dans un premier projet de tube reliant Los Angeles à San Francisco à une vitesse voisine de 1 200 km/h. Si la technologie est un peu différente, la figure des tubes traversant les campagnes est la même que chez Robida. Ainsi la fiction robidienne, extrapolation grandiose d'expérimentations bien modestes, a de bonnes chances de se réaliser⁽²⁾.

Pour les transports à courte distance, Robida se trompe davantage. On se déplace en aéro-cabs ou aéroflèches, ce qui renouvelle les pratiques sociales : on fait ses courses, on cambriole, on se promène en aéroflèche et l'entrée des immeubles se fait par le haut, en terrasse. À l'exception des habitants riches de São Paulo circulant en hélicoptère de gratte-ciel en gratte-ciel par peur des enlèvements, ce ne sont pas nos usages. Mais Robida préfère cette vie aérienne, qui génère beaucoup de scènes novatrices et amusantes, à l'automobile naissante plus triviale, plus terre à terre, qu'il va aussi dessiner peu après (avec une préférence pour la voiture électrique !). Dans l'ensemble de l'œuvre, les décalages comme les ressemblances avec notre monde séduisent.

La guerre

Selon les saint-simoniens, la mondialisation des échanges devrait favoriser la paix universelle. Mais Robida pense que « des relations commerciales ou financières entre peuples naissent des motifs de guerre tout à fait nouveaux ». Il va ainsi développer toute une panoplie guerrière permettant de combattre sur terre, dans les airs et sous les eaux. Il invente ainsi les chars (appelés « blockhaus roulants » ou « bombardes roulantes »), tout un bestiaire d'engins aériens, les sous-marins cuirassés ou les scaphandriers torpilleurs. Il invente

surtout la guerre chimique et bactériologique, disons miasmatique, avec gaz asphyxiants ou paralysants, obus à variole ou à dysenterie. Elle est menée par des officiers-ingénieurs chimistes et par un corps médical offensif arborant de fiers uniformes à têtes de mort.



Albert Robida, « Les bombardes roulantes arrivant par les routes de terre », *la Vie électrique*, 1892.

De tels moyens permettent à Robida de beaucoup innover en matière de stratégie ou de tactique militaire. Les engins aériens savent se cacher derrière les nuages pour fondre en piqué sur l'ennemi. Les flottes aériennes bombardent massivement et peuvent détruire des villes entières. Dans *la Guerre au vingtième Siècle* (1883), les Australiens surprennent les Mozambicains en envahissant l'État neutre voisin de Cafrerie, puis en infiltrant une colonne de blockhaus roulants par « des chemins réputés impraticables et non gardés ». Ceci est écrit soixante ans avant l'invasion des Ardennes belges par les blindés allemands. On voit que ce texte était encore prophétique en 1940.

L'industrie alimentaire

L'industrie alimentaire concourt aussi à accélérer le rythme de la vie quotidienne. La fabrication des plats en usine est présentée très logiquement par Robida comme une économie de temps et d'argent, les économies d'échelle permettant de réduire les coûts. Usant de hauts-fourneaux rôtisseurs, de hachoirs à vapeur, de marteaux-pilons écraseurs de purée, les grandes compagnies d'alimentation se livrent une concurrence féroce. Les usines utilisent d'abord des produits naturels, mais, dans des écrits plus tardifs, Robida recourt à la chimie qui permet l'élaboration d'aliments synthétiques et même d'alicaments.

La distribution de ces produits alimentaires manufacturés s'écarte cependant beaucoup de nos canaux actuels. Robida imagine en effet que les compagnies alimentaires expédient leurs repas par canalisations. Mais ne nous plaignons pas : grâce à ce mode de distribution, nous pouvons assister, dans *le Vingtième Siècle*, à une inondation de bisque de homard où Robida exerce toute sa verve.

L'invention technique de Robida touche encore à l'agriculture, à l'architecture, à l'énergie avec le recours à la géothermie... Parfois elle s'emballe. Robida invente le paquebot qui devient sous-marin en cas de gros temps ou l'aspirateur à nuages pour éviter l'excès d'humidité. Il faut comprendre que Robida n'est pas qu'anticipateur. Il veut aussi amuser le lecteur.

Un capitalisme très libéral

La commodité des transports et des communications accélère le rythme de la vie et surtout celui de la vie professionnelle, qui maintenant accapare jusqu'aux femmes du meilleur monde. Dans *le Vingtième Siècle*, Robida stigmatise cet affairisme qui ne connaît plus de frontières depuis que celles-ci ont été supprimées, la contrebande par les voies aériennes étant devenue trop facile. La vie privée est réduite d'autant, surtout dans la haute société, que Robida nous décrit le plus souvent. De façon générale, les surmenés sont aussi des isolés. Les jeunes gens se font la cour grâce au téléphonoscope après s'être connus par agence matrimoniale. Ainsi, dans *le Vingtième Siècle*, l'« Agence universelle » organise des défilés de candidates et jusqu'à des sorties en

maillot de bain sur les plages. Ou bien elle monopolise les rideaux des théâtres pour y faire figurer les portraits des candidats et candidates, accompagnés de l'âge et du montant de la dot ou du revenu.

Le progrès technique a aussi profondément changé l'environnement, comme on le voit dans *la Vie électrique* : « Les trop grandes agglomérations humaines et l'énorme développement de l'industrie ont amené un triste état de choses. Notre atmosphère est souillée et polluée... Nos fleuves charrient de véritables purées des plus dangereux bacilles... les poissons n'y vivent plus ! » Aucun frein n'est prévu à ces dépravations.

Pourtant le mode de vie européen et son industrie gagnent la Terre entière. Les hommes d'affaires parcourent le monde pour imposer des traités de commerce. Ainsi les pays sous-développés se ruinent en armements qui alimentent des guerres locales. D'ailleurs certains États font faillite, comme la Turquie, dont le sultan « obtint enfin son concordat en donnant 7 ¼ pour 100 à l'âpreté de ses créanciers » (le problème de la dette grecque s'y apparente fortement).

L'affairisme peut modifier la géographie politique. Un consortium bancaire rachète l'Italie pour en faire un parc européen de tourisme. On assiste aussi à la reconstitution du royaume de Judée grâce aux capitaux juifs rassemblés par M. de Rothschild, devenu Salomon II. Celui-ci a « rebâti Jérusalem avec un temple et une Bourse dignes de lui et de son peuple » (6).

Un régime parlementaire débonnaire

La France est pourvue d'un régime parlementaire où la Chambre et le Sénat sont renouvelés tous les dix ans ainsi que le gouvernement. Mais il semble bien que le pouvoir économique prenne le pas sur le pouvoir politique avec l'avènement d'une « nouvelle aristocratie » issue de la finance et de l'industrie dont les représentants, rompus à la mondialisation des affaires, sont particulièrement efficaces. On est proche de la thèse saint-simonienne selon laquelle l'État devrait être contrôlé par ceux qui produisent les richesses économiques. Dans cet esprit, le banquier Ponto propose de transformer la France en une société en commandite dont tous les Français seraient actionnaires. Le remplacement de l'administration de l'État par celle de cette société doit permettre de

« faire d'immenses économies en supprimant les rouages inutiles ». En langage moderne, il s'agit de privatiser les services publics. Mais les parlementaires, qui sont aussi visés, s'opposent à la proposition.



Albert Robida, « Le Conservatoire politique. Cours de parlementarisme »,
le Vingtième Siècle, 1883.

En fait le Parlement s'englué dans des manœuvres politiciennes, ce dont témoigne, dans *le Vingtième Siècle*, les cours préparatoires du Conservatoire politique. Ce régime n'a rien d'autoritaire, peut-être du fait de sa faiblesse, et il professe la philanthropie et les bons sentiments. Ainsi la peine de mort, « dernier vestige des siècles de barbarie » est supprimée dès le début du ^e~~XIX~~^e siècle (Robida a un peu d'avance), ce qui donne le signal d'une grande réforme de la justice : « Il fallait mettre le système de répression en harmonie avec la douceur des mœurs⁽⁷⁾ » Les prisons sont donc remplacées par des « maisons de retraite » où les criminels sont régénérés par la douceur avec promenades, pêche à la ligne, jardin potager, billards...

Mais la grande innovation politique est celle des « vacances décennales » qui accompagnent, tous les dix ans, les élections et le changement de gouvernement. Il s'agit en fait d'un vaste carnaval protestataire qui

dure trois mois et sert d'exutoire à la société : « La révolution régulière est la soupape de sûreté qui supprime tout danger d'explosion... C'est une révolution sage, une révolution de santé pour (10) si on assiste dans *le Vingtième Siècle* aux vacances décennales de 1953. Les prises de parole, les harangues, les défilés en uniformes de fantaisie, les dénonciations de « l'infâme gouvernement » se succèdent jusqu'au grand concours de barricades (11) et à l'organisation de journées d'émeutes, violentes mais non sanglantes, amenant la chute du ministère. Tout ceci se termine par un grand banquet républicain à l'échelle du pays.

Culture et tourisme de masse

En sus d'un régime politique bienveillant, la société robidienne comporte beaucoup d'aspects positifs. D'abord, avec cette activité fébrile, il semble bien que la misère soit écartée. Les loisirs se sont beaucoup développés, sous des formes nouvelles, plus accessibles à l'ensemble de la population. Mais cette démocratisation est un bouleversement culturel. Les spectacles téléphonoscopiques ont largement remplacé les spectacles vivants, les phonoclichothèques ont remplacé les bibliothèques, les photopeintres les peintres et les journaux téléphoniques ou téléphonoscopiques avec reportages en direct, chroniqueurs ou romanciers feuilletonistes ont remplacé les journaux imprimés. On assiste ainsi à l'amputation d'un correspondant de guerre en reportage à Biskra et on entend le célèbre cri du romancier Barigoul exprimant la détresse de son héroïne.

Grâce à des transports faciles, le tourisme explose. Les bords de mer et leurs plages sont en vogue. Ainsi les côtes de la Manche, d'Étretat au Tréport, sur plus de cent kilomètres, forment une seule agglomération du nom de Mancheville. Mais la mondialisation intervient encore et un consortium dirigé par le banquier Ponto vient d'acheter toute l'Italie pour en faire un parc européen de tourisme. Une bonne part de la population italienne non agricole a été envoyée en Amérique du Sud, les autres devenant hôteliers, cuisiniers, cicérones, danseurs, musiciens, gondoliers ou même bandits en Sicile et *lazzaroni* à Naples. Tous sont revêtus de leur costume régional. La ville de Pompéi a été reconstruite et repeuplée à l'antique. Les monuments, tel le temple de Paestum, sont éclairés le soir à la lumière électrique (12).

À l'opposé, « une loi d'intérêt social » a créé le parc national d'Armorique, formé des départements du Finistère et du Morbihan, qui doit rester à l'abri du progrès technique. Ici pas de téléphonoscope, pas de tube, ni même d'aérochalet. On circule en diligence et les touristes sont hébergés dans des auberges d'allure moyenâgeuse. Le parc est destiné à la préservation de la nature et surtout à la régénération des « surmenés de la vie électrique » qui viennent y faire des séjours réparateurs (12).

L'émancipation de la femme

Le rôle des femmes dans la Commune a certainement inspiré le thème de l'émancipation de la femme dont Robida fait grand usage dans son œuvre. Une bonne part du *Vingtième Siècle* lui est consacrée, puisque l'héroïne du livre s'essaye successivement aux métiers d'avocate, de politicienne, de journaliste, puis de secrétaire du grand banquier Ponto. C'est chaque fois l'occasion de décrire ou de parodier une profession où les femmes sont devenues nombreuses. En fait tous les secteurs sont investis, même les plus rebelles : la banque, la Bourse, la préfectorale, l'Académie, la recherche scientifique, l'École polytechnique et l'armée, avec des bataillons féminins combattants. Pourtant ces succès n'arrêtent pas l'activité revendicatrice qui s'exprime à la Chambre par un fort parti féminin. Il faut bien dire qu'à ce sujet, le ton de Robida est souvent satirique. Mais dans un roman plus tardif, intitulé *En 1965* (13), il développe une thèse « panféministe » où l'on confierait à la femme le « ménage de la Nation » car « des attributions de plus en plus importantes ont peu à peu mis en elle comme un instinct de direction calme ». Les hommes conserveraient le « soin de produire » et leur prééminence dans les affaires.

Le plus intéressant est de constater que chez Robida l'émancipation féminine résulte à la fois du progrès de l'industrie et d'une législation favorable. Le mieux est de lui laisser la parole :

« La femme travaille donc à côté de l'homme, comme l'homme, autant que l'homme, au bureau, au magasin, à l'usine, à la Bourse !... Que deviennent le ménage intérieur et les enfants dans ce tourbillon ? Les soucis

du ménage sont allégés considérablement par les compagnies d'alimentation qui nourrissent les familles par abonnement ; pour le reste on a des femmes à gages, d'une éducation moins soignée ou d'ambition moindre. Quant aux enfants, qui sont un embarras considérable pour des gens si occupés, les écoles, puis les collèges les reçoivent dès l'âge le plus tendre.»

Comme nous le dit Pierre Versins dans son *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction*, « Robida est le seul des anticipateurs du XIX^e et du début du XX^e siècle à avoir présenté par avance un tableau de notre présent qui ne soit pas trop éloigné de la réalité... Il n'existe pas, en conjecture, d'œuvre qui puisse, même de loin, être comparée à sa production. » Mais Robida va faire bien d'autres voyages temporels. Certains préfigurent des thèmes importants de science-fiction avec par exemple *Jadis chez aujourd'hui* (1890), qui est le premier « voyage dans le temps », ou *l'Ingénieur Von Satanas* (1919), une des premières « fin du monde ». Il va faire aussi de fréquents voyages dans le passé prenant la forme de livres illustrés à caractère historique, avec une prédilection pour le Moyen Âge.

1. Albert Robida a été rédacteur en chef de *la Caricature* de 1880 à 1892.

2. Voir Dominique Lacaze, « Le transport par tubes chez Robida, entre fiction et réalité », *le Rocambole*, n° 66, 2014.

3. Déjà dans *la Vie électrique*, mais surtout dans *En 1965*, en 1919.

4. Mais Robida prévoit aussi la guerre mondiale puisqu'il évoque plusieurs fois dans *le Vingtième Siècle*, « le grand coup de torchon général » impliquant en 1910, ce qui n'est pas trop mal visé, l'Europe, l'Amérique et la Chine.

5. Albert Robida, *le Vingtième Siècle*, 1883, réimpression Hachette, 2012, p. 256.

6. *Idem*, p. 294.

7. *Idem*, p. 101.

8. *Idem*, p. 245-255.

9. Ce concours consacre, on s'en doute, la supériorité des produits français. Des médailles d'or sont attribuées à la barricade aérienne, formée d'une plate-forme blindée soutenue par des ballonnets à l'épreuve des balles, à la barricade mobile traînée par une petite locomotive...

10. Les ministres ne résistent pas car une bonne pension et un emploi de sénateur les attendent. De même, tous les anciens députés deviennent sénateurs pour dix ans.

11. Albert Robida, *le Vingtième Siècle*, *op. cit.*, p. 292-294 et 354.

12. Albert Robida, *la Vie électrique*, 1892, p. 78-88 et 228, disponible sous la forme d'une réimpression de l'édition originale chez Elibron Classics en 2001.

13. Albert Robida, *En 1965*, publié dans la revue hebdomadaire *les Annales politiques et littéraires*, du numéro 1896 du 26 octobre 1919 au numéro 1908 du 18 janvier 1920.

14. Albert Robida, *la Vie électrique*, *op. cit.*, p. 137.